

INFLUENCE DE RASPOUTINE. – Mme WYROUBOVA
MES PERPLEXITÉS PÉDAGOGIQUES

(Hiver 1913-1914, suite)

Cependant, tandis que la maladie du tsarévitch pesait d'un tel poids sur la famille impériale, et que la faveur de Raspoutine, entretenue par cette inquiétude même, continuait à grandir, les jours allaient leur train paisible, en apparence, à Tsarskoïé-Sélo.

J'étais encore, à cette époque, très mal renseigné sur le *staretz*, et je cherchais par tous les moyens à recueillir des précisions sur lesquelles je pusse fonder avec quelque raison mon jugement, car le personnage m'intriguait fort. Mais ce n'était pas là chose aisée. Non seulement les enfants ne me parlaient jamais de Raspoutine, mais ils évitaient même, en ma présence, toute allusion à ce qui eût pu déceler son existence. Je me rendais compte qu'ils agissaient ainsi par ordre de leur mère. L'impératrice craignait sans doute que, étranger et non orthodoxe, je fusse incapable de comprendre la nature du sentiment qu'elle et les siens éprouvaient pour le *staretz* et qui les faisait le vénérer comme un saint. En imposant à mes élèves ce silence, elle me permettait d'ignorer Raspoutine, ou me faisait entendre qu'elle tenait à ce que je me comportasse comme si je l'ignorais; elle prévenait ainsi de ma part toute possibilité de prendre parti contre un être dont j'étais sensé ne pas connaître même le nom.

J'avais pu d'ailleurs me convaincre du rôle insignifiant que jouait Raspoutine dans la vie d'Alexis Nicolaïévitch. Le docteur Dérévenko m'avait, à maintes reprises, raconté les réflexions plaisantes que le tsarévitch avait faites devant lui sur Raspoutine. Ce personnage amusait son imagination d'enfant et piquait sa curiosité, mais l'influence était nulle.

Depuis les protestations de Mlle Tioutchéva, Raspoutine ne montait plus chez les grandes-duchesses, et ne venait chez Alexis Nicolaïévitch que dans de très rares occasions.

On craignait sans doute que je ne le rencontrais, car les chambres que j'occupais au palais étaient contiguës à celles du tsarévitch. Comme j'exigeais du personnel attaché à sa personne qu'il me tînt au courant des plus petits incidents de sa vie, ces entrevues pouvaient avoir lieu à mon insu.¹

Les enfants voyaient Raspoutine chez leurs parents, mais à cette époque déjà, ses visites au palais étaient très peu fréquentes. Il se passait souvent des semaines, parfois un mois, sans qu'on l'y appelât. On prit de plus en plus l'habitude de le convier chez Mme Wyroubova qui habitait une petite maison, tout près du palais Alexandre. L'empereur et le grand-duc héritier n'y allaient presque jamais, et même là les rencontres furent toujours assez espacées.

Comme je l'ai dit plus haut, c'était Mme Wyroubova qui servait d'intermédiaire entre l'impératrice et Raspoutine; c'était elle qui remettait au *staretz* les lettres qu'on lui destinait et qui rapportait ses réponses – le plus souvent orales – au palais.

Les rapports entre Sa Majesté et Mme Wyroubova étaient très intimes et il ne se passait, pour ainsi dire, pas de jour que celle-ci ne vînt chez l'impératrice. Cette amitié remontait à bien des années. Mme Wyroubova s'était mariée très jeune. Son mari, homme vicieux, ivrogne invétéré, ne sut, d'emblée, qu'inspirer une aversion profonde à celle qu'il venait d'épouser. Ils se séparèrent et Mme Wyroubova s'efforça de trouver dans la religion un apaisement et une consolation. Son malheur la rapprocha de l'impératrice, qui pour avoir souffert elle-même, était attirée par la douleur et aimait à consoler. Elle fut prise de pitié pour cette jeune femme si durement éprouvée, l'accueillit dans son intimité et se l'attacha pour la vie par la bonté qu'elle lui témoigna.

Nature sentimentale et mystique, Mme Wyroubova conçut pour l'impératrice une ferveur sans réserve, mais dangereuse à cause de sa dévotion même, qui manquait de clairvoyance et du sens de la réalité.

L'impératrice à son tour se laissa de plus en plus saper par ce dévouement d'une sincérité si passionnée. Exclusive comme elle l'était, elle n'admettait guère qu'on ne lui appartînt pas en entier. Elle ne s'ouvrait complètement qu'aux amitiés qu'elle était sûre de

¹ J'appris ainsi que du 1^{er} janvier jusqu'au jour de sa mort, en décembre 1916, Raspoutine ne vint que trois fois chez Alexis Nicolaïévitch.

CHAPITRE 7

dominer; il fallait répondre à sa confiance par un don total de soi-même. Elle ne comprit point ce qu'il y avait d'imprudent à encourager les manifestations de cette fidélité fanatique.

Mme Wyroubova avait gardé une mentalité d'enfant, et ses malheureuses expériences avaient exalté sa sensibilité, sans mûrir sa réflexion. Dépourvue d'intelligence et de discernement, elle se laissait aller à ses impulsions; pour être inconsidérées, ses opinions sur les gens et les choses n'en étaient que plus absolues. Une impression suffisait à fixer sa conviction bornée et puérile; immédiatement elle classait les gens, suivant l'impression qu'ils avaient faite sur elle, en «bons» et «mauvais»; ce qui revenait à dire «amis» ou «ennemis».

C'est sans calcul de profit personnel, par pure affection pour la famille impériale, et dans le seul désir de lui venir en aide, que Mme Wyroubova cherchait à renseigner l'impératrice, à la gagner à ses préférences ou à ses préventions, à agir, par elle, sur les décisions de la cour. Mais elle était, en réalité, l'instrument aussi docile et inconscient que néfaste d'un groupe de personnages peu scrupuleux qui se servaient d'elle pour faire aboutir leurs intrigues. Elle était incapable d'avoir une politique à elle ni des visées réfléchies, incapable même de deviner le jeu de ceux qui l'employaient. Manquant de volonté, elle subissait entièrement l'influence de Raspoutine et était devenue son plus ferme appui à la cour.²

Je n'avais pas encore eu l'occasion de voir le *staretz* depuis que j'étais au palais, lorsqu'un jour que je m'apprêtais à sortir, je le croisai dans l'antichambre. J'eus le temps de le dévisager pendant qu'il se débarrassait de sa pelisse. C'était un homme de taille élevée, à la figure émaciée, aux yeux gris-bleu très perçants et enfoncés sous des sourcils embroussaillés. Il avait de longs cheveux, une grande barbe à la *moujik* et il portait ce jour-là une blouse russe en soie bleue serrée à la ceinture, un pantalon noir bouffant et de hautes bottes.

Cette rencontre, qui ne se renouvela jamais, me laissa une impression de malaise indéfinissable : pendant les quelques instants où nos regards s'étaient croisés, j'avais eu nettement l'impression de me trouver en présence d'un être malfaisant et troublant.

Cependant les mois passaient et j'avais la joie de constater les progrès de mon élève. Il s'était attaché à moi et s'efforçait de répondre à la confiance que je lui témoignais. J'avais encore beaucoup à lutter contre la paresse, mais le sentiment que la somme de liberté dont il disposait dépendait entièrement de l'usage qu'il en faisait stimulait son énergie et fortifiait sa volonté. Par bonheur l'hiver avait été bon, et il ne s'était plus produit de crise grave après celle de Livadia.

Je savais bien que ce n'était là qu'un répit mais je constatais chez Alexis Nicolaiévitch un effort sérieux pour maîtriser sa nature impulsive et turbulente qui, si souvent, hélas ! avait été cause d'accidents graves, et je me demandais si je ne trouverais pas dans cette maladie, si redoutable à d'autres égards, un auxiliaire, qui obligerait peu à peu l'enfant à se dominer, et qui tremperait son caractère.

Tout cela m'était d'un très grand réconfort, mais je ne me faisais cependant aucune illusion sur les immenses difficultés de ma tâche. Jamais je n'avais mieux compris combien le milieu contrariait mes efforts. J'avais à lutter contre la flatterie servile de la domesticité et l'adulation naïve d'une partie de l'entourage. C'était même pour moi un grand sujet d'étonnement de voir comment la simplicité naturelle d'Alexis Nicolaiévitch avait résisté jusque là à l'attrait de ces louanges immodérées.

Je me souviens qu'une députation de paysans d'un des gouvernements du centre de la Russie vint un jour apporter des cadeaux au grand-duc héritier. Les trois hommes qui la composaient, sur l'ordre donné à voix basse par le maître d'équipage Dérévenko se mirent à genoux devant Alexis Nicolaiévitch pour lui offrir les objets qu'ils lui destinaient. Je remarquai l'air embarrassé de l'enfant qui avait violemment rougi, et, dès que nous fûmes seuls, je lui demandai s'il lui avait été agréable de voir ces gens agenouillés devant lui.

– Oh non, mais Dérévenko dit *que cela doit être ainsi* !

– C'est absurde, l'empereur lui-même n'aime pas qu'on se mette à genoux devant lui. Pourquoi n'empêchez-vous pas Dérévenko d'agir ainsi ?

² La *commission extraordinaire d'enquête* nommée par Kerensky a établi l'inexactitude des bruits calomnieux répandus au sujet de ses rapports avec Raspoutine.

Voir, à ce propos le rapport de V. M. ROUDNIEF, un des membres de cette commission : «La vérité sur la famille impériale russe.» Paris, 1920. Le fait rapporté par lui m'a été confirmé pendant notre captivité de Tsarskoïé-Sélo par le colonel Korovitchenko, dont il sera question dans la suite de cet ouvrage.

CHAPITRE 7

– Je ne sais pas, je n’ose pas.

J’interviens alors auprès du maître d’équipage et l’enfant fut enchanté de se voir délivré de ce qui était pour lui une véritable contrainte.

Mais ce qui était peut-être plus grave encore, c’était son isolement et les circonstances défavorables dans lesquelles se poursuivait son instruction. Je me rendais compte qu’il devait presque fatalement en être ainsi, et que l’éducation d’un prince tend à faire de lui un être incomplet, qui finit par se trouver hors de la vie pour n’avoir pas été dès sa jeunesse soumis à la loi commune. L’enseignement qu’il reçoit ne peut être qu’artificiel, tendancieux et dogmatique. Il revêt souvent le caractère absolu et intransigeant du catéchisme. Cela provient de plusieurs causes : du choix des professeurs, du fait que leur liberté d’expression est limitée par les conventions du milieu et par les égards que réclame la personnalité exceptionnelle de leur élève; du fait enfin, qu’ils doivent parcourir en un nombre d’années très restreint un vaste programme. Cela les pousse inévitablement à se servir de formules; ils procèdent par affirmations, et songent moins à stimuler chez leur élève l’esprit de recherche et d’analyse et les facultés de comparaison, qu’à écarter ce qui pourrait faire naître en lui une curiosité intempestive et le goût des investigations non protocolaires.

En outre, un enfant élevé dans ces conditions est privé d’un élément qui joue un rôle capital dans la formation du jugement; il manque toujours des connaissances qu’on acquiert en dehors de l’enseignement par la vie même, par le libre contact avec ses semblables, les influences diverses et parfois contradictoires des milieux, l’observation directe, la franche expérience des gens et des choses, en un mot, par tout ce qui, au cours des années, développe l’esprit critique et le sens des réalités.

Il faudrait, dans ces conditions, qu’un être fût doué de facultés exceptionnelles pour arriver à voir clair, à penser juste, et à vouloir opportunément. Entre lui et la vie il y a des cloisons étanches; il ne peut concevoir ce qui se passe derrière ce mur sur lequel on peint, pour l’amuser et l’occuper, de fallacieuses images.

Tout cela me préoccupait beaucoup, mais je savais que ce n’était pas à moi qu’il incomberait, en définitive, de remédier, dans la mesure du possible, à ces graves inconvénients. C’était, en effet, la coutume dans la famille impériale russe de donner au grand-duc héritier, lorsqu’il atteignait sa onzième année, un *vospitatieï* (éducateur) chargé de diriger l’instruction et l’éducation du jeune prince. On le choisissait de préférence parmi des militaires que leur carrière pédagogique semblait désigner pour cette tâche lourde de responsabilités; on la confiait, le plus souvent, à un général, ancien directeur d’une école militaire. C’était là un poste très envié en raison des prérogatives qu’il conférait, mais surtout à cause de l’influence que ces fonctions permettaient de prendre sur le grand-duc héritier, influence qui souvent restait considérable pendant les premières années de son règne.

Le choix de ce *vospitatieï* avait donc une importance capitale : de lui allait dépendre la direction qui serait donnée à l’éducation d’Alexis Nicolaïévitch, et ce n’est pas sans anxiété que j’attendais sa nomination.